

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1916

Discours prononcé par M. Edouard MAYNIAL, Professeur de Lettres

Mesdames,
Messieurs,

C'est à ceux qui agissent et qui sont les maîtres de l'heure, qu'il appartiendrait de faire entendre ici la leçon de l'année. Que vaut la parole, si elle n'est pas appuyée par l'autorité de l'exemple ? Quand Périclès célébrait au Céramique les morts obscurs de la guerre du Péloponèse, lui-même avait conduit les hoplites à l'assaut du Mégare.

Mes chers Amis,

J'aurais aimé qu'un des héros d'hier ou d'aujourd'hui, choisi par vos maîtres ; l'un de ceux que leurs blessures ou leurs glorieuses fatigues ont éloignés un instant du combat, pût prendre ici la place qui lui appartient, pour évoquer devant vous le drame formidable qu'il a vécu, et qu'il saurait commenter aussi bien que ses classiques.

Il nous faut aujourd'hui nous résigner, comme nous le faisons, les uns et les autres, depuis deux ans, à un rôle plus modeste ; avec le même regret de n'avoir pas eu la part aussi belle que nous l'aurions souhaitée, nous reprendrons la même tâche, infiniment moins noble, que le sort nous a attribuée : comme l'an dernier, vous venez d'entendre saluer nos morts avec émotion ; nous devons aussi prendre conscience de nos devoirs envers eux ; comprendre et aimer l'avenir qu'ils nous ont préparé ; nous rendre dignes de notre destin, en nous cultivant et en nous haussant au-dessus de nous-mêmes ; recueillir l'héritage sacré des héros, en relevant les ruines et en consolant les deuils qu'ils ont laissés derrière eux.

Si le renoncement suprême que nos soldats ont consenti ne suffisait pas à lui-même, cette pensée que les enfants de France se préparent à mériter le prix de leur sacrifice serait la seule récompense qu'ils voudraient réclamer. Que de fois n'ai-je pas recueilli ce témoignage de la bouches de vos pères qui se battent pour nous ? « Elevez nos fils, disaient-ils, - *élever*, quel beau mot ! – donnez-leur des volontés droites et des cœurs fermes, enseignez-leur la nécessité et la noblesse de l'effort, qu'ils soient prêts pour servir une France nouvelle que nous ne connaissons pas ! » Et j'en suis certain, ceux dont les yeux se sont fermés pour toujours, à cette heure où, suivant un mot sublime, *l'homme ne sait plus au juste de quel côté de la mort il se trouve*, dans leur dernière pensée ne séparaient pas du visage auguste de la patrie l'image des enfants à qui ils confiaient l'avenir.

Est-ce assez de promettre, d'attendre, de fortifier nos esprits et nos cœurs dans le présent ? Ne devons-nous pas déjà prendre possession, en quelque sorte, de cet héritage sacré et nous préparer dès aujourd'hui à être ce qu'il faudra que nous soyons demain ?

Bien des fois, autour de nous, pendant que la France entière retentit du bruit des armes, des voix graves, réfléchies se sont fait entendre pour annoncer au citoyen de la cité future le rôle qu'on veut lui confier et l'espoir qu'on a mis en lui. Ces paroles ont pénétré jusque dans vos classes. Et peut-être ont-elles déjà troublé bien des cœurs, fait hésiter des volontés qui se croyaient déterminées, changé des vocations qui s'affirmaient inébranlables.

La France de demain Le Français de la victoire Que sera-t-il, ou plutôt qu'importe-t-il qu'il soit ? J'entends qu'on a répondu et affirmé très haut : l'avenir, notre avenir, est à l'homme d'action, à l'homme des sciences pratiques, à l'ingénieur. Et cette réponse n'a pas été, il me semble, pour déplaire à la jeunesse d'aujourd'hui qui croit voir son salut et sa force précisément dans la voie qu'on lui indique.

Qu'il me soit permis, cependant, de revenir sur ces conseils, avant qu'ils n'aient subi l'épreuve de la réalité. Je n'ai pas qualité pour dire ce que doit être l'école de demain et si même elle doit être autre chose que ce qu'elle est aujourd'hui. Mais je n'entends pas sans quelque tristesse, sans quelque défiance aussi, l'un des arguments les plus souvent mis en avant par ceux qui cherchent, de très bonne foi d'ailleurs, les routes encore obscures de l'avenir.

« Des chimistes, des ingénieurs ! des laboratoires ! des usines ! » clament-ils avec une éloquence sobre, mais impressionnante. Et ils ajoutent : « Voyez nos ennemis. Là est le secret de leur force. »

Il me semble que nous avons déjà entendu un semblable langage il y a quarante-cinq ans. C'est le maître d'école prussien qui a vaincu en 1870, c'est le chimiste allemand qui a fait hésiter la victoire en 1914. Pouvons-nous oublier, sans trahir notre destinée, qu'autrefois et aujourd'hui la réalité n'était pas, ne peut pas être la même, et que nous n'avons pas à demander aux vaincus de demain la leçon que nous avons reçue hier de nos vainqueurs ? Ne serait-ce plutôt à nos ennemis à chercher le secret de notre force et à nous emprunter, s'ils le peuvent, la formule de notre génie ?

Assez longtemps, l'aristocrate de l'humanité, le seigneur de la terre, le seul descendant authentique des Aryens, le Germain aux cheveux blonds et aux yeux bleus, s'est diverti, du fond de ses laboratoires, aux dépens du Latin méprisé, l'homo mediterraneus, l'homme brun, inquiet, inventif et doué d'un amour exagéré de la liberté. Puisque l'histoire, qu'il viole avec la même aisance qu'un simple traité, n'a pas enseigné au Germain que ce Latin, ce rêveur indolent, a civilisé le monde, qu'il a appris aux peuples le langage des dieux, que tout l'idéal qui fleurit aujourd'hui au fond des consciences est venu des terres que battent les flots de la Méditerranée, sur la barque de ces Argonautes du grand mystère, puisqu'il veut ignorer, ce fils de barbares, que l'univers, après trois mille ans, admire encore la pensée, la vertu et l'art de ses anciens maîtres – notre force lui imposera ces lettres de noblesse qu'il nous refuse.

Mais quand le sacrifice sera consommé, laisserons-nous éteindre la flamme de l'autel ? quand nous aurons retrouvé le droit de vivre, selon notre conscience et notre génie, dans un monde

affranchi, laisserons-nous se perdre la source d'où ont jailli ces vertus nationales qui nous ont sauvés ? Les souvenirs de Marathon et de Salamine, les chants des sirènes et des flûtes agrestes, l'Orient du christianisme, l'Italie de la Renaissance, l'Espagne des conquistadores et la France de la Révolution, les dieux qui sont la joie de vivre, les lettres antiques qui sont la vertu de l'âme, tout notre patrimoine, toutes nos humanités, - les rejetterez-vous loin de vous, comme ces vaines dépouilles dont le soldat se débarrasse, dans le combat, pour courir plus vite à la victoire. Renierez-vous votre passé devant la vaine idole d'une force brutale et mensongère que vos pères auront écrasée ? Cesserez-vous, pour être des hommes de demain, des hommes d'un monde nouveau, d'être des Français complets, des hommes de votre race et de votre génie ?

Personne, je pense, n'oserait vous le conseiller. Personne ne voudrait nous reprocher de rappeler votre pensée, même à l'heure si grave de l'action, de la réalité pressante, des lourdes tâches, vers ce rêve divin qui a bercé votre enfance, et de vous faire aimer encore, sur le visage sévère de votre patrie renouvelée, le sourire maternel de la Grèce ou de Rome.

Et pour ne pas éloigner votre pensée de cet avenir si proche, si mystérieux encore, que nous attendons tous, c'est à ces Grecs qui nous ont nourris et qui nous ont appris à vivre, que je demanderai le secret de consoler les deuils, rançon inévitable de la victoire. Quand je médite le sublime exemple des mères et des veuves qui se détournent pour sourire aux berceaux, quand j'évoque le retour, le retour si poignant, de ceux dont la mort n'aura point voulu, il me vient à l'esprit l'une des plus belles légendes par lesquelles l'imagination d'un poète ait cherché à consoler l'humanité de son destin borné.

Vous savez l'aventure du grand justicier, Héraclès, chez le roi thessalien Admète. Peut-être n'est-il pas hors de propos de saluer ici ce héros, fils de Zeus, l'Immortel au bras fort et au cœur juste, l'ancêtre de tous ceux qui combattent pour le droit offensé. Sa plus difficile et sa plus éclatante victoire, c'est sur la Mort qu'il la remporta, quand il alla, sur la route des Enfers, disputer à la farouche ravisseuse l'ombre d'Alceste, la fidèle épouse de son hôte Admète. Et comme il revenait victorieux, ramenant à son ami en pleurs la douce compagne qu'il croyait avoir perdue pour toujours, il lui vint une idée ingénieuse, amusante, un peu malicieuse aussi, une véritable idée de « poilu » en liesse : celle de faire payer au roi Admète la joie très vive qu'elle allait lui donner. Au lieu de lui annoncer tout de suite le retour de son épouse, il lui présente une femme étroitement voilée qu'il lui propose d'admettre à son foyer, pour remplacer la morte. Pénétré d'un amer chagrin, Admète s'indigne et refuse même de regarder le visage de l'étrangère dont Héraclès lui vante la beauté et les vertus. Puis, quand le héros a bien joui de la surprise qu'il ménage à son hôte, il fait tomber le voile qui cachait aux yeux du roi les traits chéris d'Alceste.

Ainsi reviendront un jour ceux qui, comme le lutteur antique, auront vaincu la Mort. Ils reviendront. Avec la fière sérénité du héros qui a contemplé de près l'ombre inexorable sans que son regard se trouble, sans que son cœur faiblisse, ils nous souriront en nous offrant le prix de la victoire. Sans doute, par-delà les trophées, nous évoquerons les ruines et dans notre souvenir nous ferons le compte des tombes parmi lesquelles ils ont marché. Mais, sans craindre d'être infidèles à nos morts, nous accueillerons avec un juste orgueil les messagers de notre destinée. Nous ne nous détournerons pas d'eux avec tristesse.

Nous ne dirons plus avec le roi thessalien : « Tête chère, sans toi la vie m'est insupportable ! »
Car ils viendront de votre part, ô morts sacrés, couchés le long de la voie glorieuse et sans retour ; leurs yeux auront encore le reflet des sublimes visions sur lesquelles les vôtres se sont fermés, et leurs bouches rediront les grandes vérités pour lesquelles vous avez donné votre sang. Auprès d'eux, comme auprès du héros légendaire, se tiendront deux nobles figures, symboles de notre destin, qu'ils auront disputées à la haine, à l'injustice, à la mort.
Les voyez-vous ? Elles ont la pure beauté des divines images ; elles nous sourient, elles se penchent vers nous, elles nous tendent les bras. Et tandis que le vainqueur, dans la certitude de son triomphe et de notre bonheur, nous présente fièrement ses conquêtes, voici qu'une joie indomptable emporte nos regrets : car dans les deux étrangères que ramène le héros à notre foyer en deuil, nous avons tous reconnu celles qui seules pourront sécher nos larmes et panser nos plaies, les filles les plus chères et les plus sacrées de notre patrie.

Edouard MAYNIAL

(1879-1966)

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure

Agrégé de grammaire (1902)

Membre de l'Ecole française de Rome (1902-1904)

Professeur à Buffon (de 1913-1914 à 1918-1919)